

GÉLINAS, Claude, *La gestion de l'Étranger. Les Atikamekw et la présence eurocanadienne en Haute-Mauricie 1760-1870*(Sillery, Septentrion, 2000), 378 p.

Pierre Trudel

Volume 55, numéro 1, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005624ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005624ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Trudel, P. (2001). Compte rendu de [GÉLINAS, Claude, *La gestion de l'Étranger. Les Atikamekw et la présence eurocanadienne en Haute-Mauricie 1760-1870*(Sillery, Septentrion, 2000), 378 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 55(1), 130–132. <https://doi.org/10.7202/005624ar>

GÉLINAS, Claude, *La gestion de l'Étranger. Les Atikamekw et la présence eurocanadienne en Haute-Mauricie 1760-1870* (Sillery, Septentrion, 2000), 378 p.

« **B**ref, de quelle façon les ancêtres des Atikamekw actuels ont-ils géré la présence eurocanadienne sur leur territoire d'occupation et d'exploitation? » (p. 18) Telle est la question à laquelle tente de répondre Claude Gélinas dans son livre *La gestion de l'Étranger. Les Atikamekw et la présence eurocanadienne en Haute-Mauricie 1760-1870*, tiré de son doctorat en anthropologie à l'Université de Montréal. Le livre ne constitue pas un ouvrage théorique, mais plutôt une analyse bien terre-à-terre de données historiques, principalement tirées des archives de la Hudson's Bay Company. « En d'autres termes, il m'a fallu chercher, avec mes yeux de non-Algonquien, des particularités culturelles propres aux occupants de la Haute-Mauricie d'une époque passée, dans des écrits de non-Algonquiens qui n'étaient pas intéressés par ces particularités. » (p. 22) Bien que l'auteur établisse dès le départ les limites culturelles de son analyse et définisse sa contribution comme étant un simple « outil de travail », à mon avis, il s'agit plutôt d'un jalon important dans la rédaction de l'histoire de cette région.

Malgré l'atmosphère de postmodernisme et de fin des idéologies constatée dans l'épilogue, le lecteur comprend que les propos de l'auteur rejoignent l'analyse de la Commission royale sur les peuples autochtones dans son histoire des rapports entre les Premières Nations et l'État canadien. Avant la période de domination politique, il y eut une longue période d'interaction et de coopération. Claude Gélinas parle de codépendance entre commerçants, missionnaires et Atikamekw. Les Autochtones résistent au projet de relocalisation du gouvernement et des missionnaires, maintiennent une dualité religieuse, refusent de se transformer uniquement en piégeurs d'animaux à fourrure pour la Hudson's Bay Company et restent principalement des chasseurs de gros gibier. Du moins, lorsque l'environnement le permet. La période historique étudiée se termine justement avec une transformation économique et politique qui semble découler de la diminution du gros gibier, poussant les Atikamekw à une

plus grande dépendance. C'est dans ce contexte que s'amorce la période moins reluisante dont nous parle fort heureusement Gélinas dans son épilogue et qui donne un sens à sa recherche, en nous aidant à comprendre la transition vers une situation historique de dépendance : « [...], il est à souhaiter que les données présentées dans cette étude contribuent à mettre en image le fondement des valeurs culturelles qui sont au cœur des revendications actuelles des Atikamekw. » (p. 319) Et encore : « C'est une volonté de regagner l'indépendance d'autrefois qui définit aujourd'hui les orientations politiques des Atikamekw. » (p. 318)

Voyons maintenant en quoi consiste le contenu du livre. Quelques précisions d'abord. À la page 275, on apprend que la Hudson's Bay Company acheta 1,1 million de fourrures en 1868 en provenance d'Amérique du Nord. De multiples ouvrages ont été publiés analysant les données historiques de cette célèbre compagnie qui ont permis d'établir des grandes tendances et les particularités des diverses régions. Le livre de Gélinas reconstitue en détail l'histoire d'environ 250 personnes se déplaçant sur 31 500 kilomètres carrés et qui forment le noyau dont sont issus 5 000 Atikamekw vivant dans trois réserves totalisant 49,8 kilomètres carrés. « Il y a toujours eu des gens qui ont voulu savoir ce qu'il y avait derrière la dernière montagne connue », écrit Clermont dans sa préface pour décrire le long et systématique travail de Gélinas. Et cette dernière montagne connue constitue l'analyse inédite des données qui montre comment les Atikamekw ont vécu cette réalité historique bien connue qu'est la traite des fourrures. Il semble que Gélinas innove du point de vue méthodologique en suivant à la trace pendant quelques années un échantillonnage de chasseurs atikamekw. Contrairement à la tendance dans ce domaine de recherche, il a fait parler davantage des données quantitatives, afin d'analyser les réalités sociales et les rapports économiques.

Après nous avoir initié à la période d'avant 1760 et avoir fait le point sur la culture traditionnelle des chasseurs algonquiens, Gélinas découpe son travail en deux périodes, la frontière de 1831 étant celle de la fin de la concurrence entre les compagnies de traite. Chacune de ces deux parties comprend une introduction générale et une analyse de l'organisation sociale, des rapports économiques et de la religion. Du moins, ce que l'on peut en connaître à partir de l'examen du type de données choisi. Des thèmes bien connus des anthropologues sont abordés, tels celui de la constitution des bandes, de la patrilocalité, de la chefferie. Des faits historiques sont établis, telles la localisation et l'instauration des postes de traite, des missions religieuses, du métissage, de la venue des Abénaquis, des

Iroquois, des traiteurs indépendants, de l'installation des premières maisons, etc. Les données analysées concernent principalement les bandes de Weymontachie et d'Obedjiwan-Kikendatch. L'ouvrage de Gélinas illustre bien la problématique de l'interprétation et de l'analyse de ce type de données historiques — on attend les commentaires critiques des experts —, tout en nous projetant une série d'images du quotidien de ces gens par l'intermédiaire de l'analyse des données relatives aux produits échangés.

Deux petits commentaires critiques. Premièrement, l'auteur n'a pas alourdi sa démonstration en y incluant de longues considérations méthodologiques sur l'utilisation et l'interprétation de ses données d'archives. Mais peut-être qu'il aurait été préférable de poser au départ la méthodologie retenue plutôt que nous la livrer au fil du texte. Bien que l'auteur affiche constamment une prudence rassurante, les limites interprétatives auraient été encore plus claires. Deuxièmement, dire que la recherche de Gélinas constitue une histoire de Blancs, avec des données de Blancs, relèverait du dogmatisme. On a vu qu'il relève en effet le biais découlant de l'appartenance culturelle de ceux qui ont rédigé les archives. Cependant, stratégiquement, et surtout pour mieux cerner les limites interprétatives de ce type de données d'archives, l'auteur aurait dû montrer comment d'autres types de données peuvent compléter et questionner son analyse. Je pense plus particulièrement à la tradition orale dont j'ai pu constater l'importance dans l'analyse des données d'archives relatives à la région de Poste de la Baleine, à la Baie d'Hudson. L'auteur établit dès le départ qu'il a une « connaissance abstraite de la culture atikamekw » dont il analyse les transformations puisqu'il n'a pas effectué d'enquête parmi eux. Quelques paragraphes, cependant, sur la nature de la tradition orale et sur ce qu'elle pourrait apporter comme complément au questionnement et à l'analyse, nous auraient permis de mieux situer la contribution de Gélinas à l'histoire de la région. En terminant, on attend impatientement l'ouvrage annoncé qui porte sur la période 1870 à 1940. L'histoire générale du Québec aura alors de moins en moins de raisons de faire réapparaître les Autochtones en 1980 dans le célèbre chapitre sur le « problème indien ».

PIERRE TRUDEL  
*Département d'anthropologie  
Cégep du Vieux Montréal*